



**HAL**  
open science

# Variétés de la performance: Perlocutoire et forme de vie

Sandra Laugier

► **To cite this version:**

Sandra Laugier. Variétés de la performance: Perlocutoire et forme de vie. Daniele Lorenzini; Sandra Laugier. Perlocutoire: Normativités et performativités du langage ordinaire, Mare et Martin, 2021, Collection de l'Institut des sciences juridique et philosophique de la Sorbonne. hal-03742860

**HAL Id: hal-03742860**

**<https://hal.science/hal-03742860>**

Submitted on 2 Aug 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Source: Lorenzini, Daniele and Laugier, Sandra, eds. *Perlocutoire : Normativités et performativités du langage ordinaire*. (Paris: Mare et Martin, 2021).

## VARIÉTÉS DE LA PERFORMANCE : PERLOCUTOIRE ET FORME DE VIE

Sandra LAUGIER  
*Professeure de philosophie*  
*Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne*

Tout au long de son œuvre, Cavell a eu pour objectif de « ramener la voix humaine dans la philosophie ». Pour Cavell, l'enjeu de la philosophie du langage ordinaire est de nous faire comprendre que le langage est *parlé*, prononcé par une voix humaine au sein d'une forme de vie. Il s'agit alors de déplacer la question de l'usage commun de la langue – centrale dans les *Recherches philosophiques de Wittgenstein* – vers la question de la définition du sujet comme voix, de l'expressivité individuelle et de la réintroduction de la voix dans la philosophie. Tel est pour moi l'enjeu de la discussion sur le perlocutoire, au-delà de la sempiternelle question de la différence ou non entre illocutoire et perlocutoire. Dans la conception du langage que Cavell hérite d'Austin, le langage ordinaire ne concerne pas seulement la description de la réalité (un point qu'Austin a clairement démontré dans *How to Do Things With Words*, avec l'invention du performatif) et pas seulement l'action sur le monde – il est le lieu de l'expressivité et de la vulnérabilité humaine à la parole. C'est au carrefour de la description, de l'action et de l'expression que nous allons ici situer le perlocutoire. Dans ce chapitre, nous allons défendre l'idée que le perlocutoire est au cœur même de la philosophie du langage ordinaire, puis illustrer la vulnérabilité du langage par l'exemple des excuses – une réalité de la forme de vie humaine qui est inséparable du perlocutoire ; et enfin analyser l'acte perlocutoire comme étant essentiel à une description complète des actes de parole, des formes de vie et finalement de la réalité.

### I. CE QUE LE LANGAGE NOUS FAIT

La catégorie du perlocutoire brièvement définie par Austin dans *How to Do Things With Words* a longtemps été négligée au profit de la catégorie de l'illocutoire, qui est extraordinairement fertile, surtout en politique. L'illocutoire est la dimension des énoncés qui « font » quelque chose, alors que le perlocutoire a souvent été réduit à l'expression ou à la production d'affects, et considéré comme étant dans un sens « à côté », séparé du langage. Mon but est de suivre l'intuition

de Stanley Cavell – qui se retrouve dans tout son travail mais qui est particulièrement explicite dans son essai « Passionate and Performative Utterances » – selon laquelle non seulement le perlocutoire est une catégorie importante mais qu'il fait partie du type de description précise du langage et de la réalité ordinaire qu'Austin, Wittgenstein et Cavell s'efforcent d'atteindre. Il est souvent noté (avec une certaine perplexité) que dans le travail de Cavell, le perlocutoire est plus important que l'illocutoire, mais la raison de cet accent n'est jamais explorée en profondeur. Le perlocutoire est bien l'outil utilisé par Cavell pour redéfinir les formes de vie comme étant inséparablement sociales et vitales ; ce qu'il appelle les dimensions « horizontale » et « verticale » des formes de vie, qui se réfère au partage non seulement des structures sociales mais de tout ce qui constitue la texture des existences et des activités humaines, y compris la moralité, comme l'expression de ce qui compte pour nous, de ce qui nous importe et de ce qui nous affecte (par opposition à un ensemble de règles à suivre). Mais surtout, le perlocutoire demeure ce qui résiste à la récupération d'Austin dans la pragmatique, synonyme de ce qu'on a appelé « l'étrange mort de la philosophie du langage ordinaire ».

Jusqu'au tournant du XXI<sup>e</sup> siècle, il était largement admis que, dans le cadre de la philosophie analytique du langage, ce que Wittgenstein, Austin et leurs successeurs avaient à offrir de pertinent en matière d'étude du langage avait été repris et adapté par la théorie des *speech acts* élaborée par John Searle à la fin des années 1960 et par les analyses communicationnelles développées par Paul Grice à la même époque. Le plus grave dans cette domestication d'Austin fut la relégation de ce qu'on a fini par appeler « la pragmatique des actes de langage » (ce que *fait* un locuteur en produisant un certain acte de langage dans un certain contexte) à un niveau auxiliaire, ce que j'ai appelé ailleurs un « supplément d'acte », quelque part séparable du *sens* des énoncés. Dans le même ordre d'idées, l'argument d'Austin de la primauté de l'« illocutoire » (l'utilisation d'un énoncé pour accomplir des actes de langage conventionnels – promettre, parier, etc.) sur le « locutoire » (la phrase considérée comme un « porteur de proposition ») a été curieusement inversé, comme si le locutoire pouvait donc être isolé de toute sensibilité pragmatique et contextuelle. Et entre-temps, Grice a réussi à convaincre toute une génération de philosophes que ce dont parlaient les philosophes du langage ordinaire était simplement « la « signification du locuteur » – ce que *veut dire* un locuteur en produisant du langage dans un contexte particulier – qui est auxiliaire au *sens* des mots et des phrases.

Dans ce jeu de massacre, il est clair que le principe même de la philosophie du langage ordinaire (regarder les usages réels des mots, pour déterminer ce qu'ils font vraiment) perdait sa motivation ; et que Searle et Grice, en conjuguant leurs efforts pour sauver le modèle sémantique des critiques radicales d'Austin, ont privé la philosophie du langage *mainstream* de moyens puissants d'expliquer la nature profondément contextuelle du sens des énoncés. Car entre temps, c'est devenu également *mainstream* en philosophie du langage et de l'esprit de reconnaître

que les phrases en langage dit « naturel » n'expriment des pensées déterminées que dans un contexte donné, et que leurs conditions de vérité varient selon de contexte. Mais c'est en se privant, par le maintien de l'illusion descriptive dénoncée très tôt par Austin, de toute possibilité de rendre compte exhaustivement, ou au moins précisément, de ce « contexte » et en particulier de notre sensibilité aux mots – à ce qu'une personne fait avec les mots, pas seulement décrire mais : promettre, parier, plaisanter, prévenir, séduire, embrouiller, interroger, humilier, blesser) et à ce qui se révèle à cette personne, et de cette personne dans tout cela. C'est évidemment le territoire de l'œuvre de Cavell, qui a ainsi prolongé non seulement l'esprit mais la lettre et la méthode d'Austin.

La philosophie du langage ordinaire (Ordinary Language Philosophy) telle que Cavell cherche depuis *Must We Mean What We Say ?* à la réinventer pour la maintenir vivante est ancrée dans l'*attention portée* au langage tel qu'il est utilisé, comme part et milieu de nos interactions et conversations quotidiennes, et comme porté par une voix humaine dans des situations et contextes humains. C'est ce sens du langage comme voix que Wittgenstein étudie dans les *Recherches Philosophiques*<sup>1</sup> – où il ne conçoit plus seulement le langage comme représentant le monde, mais cherche à « revenir sur terre » et à percevoir les pratiques dans lesquelles le langage est *pris*, qui se rassemblent autour de nos mots. L'ambition *méthodologique* première de la philosophie du langage ordinaire est ainsi d'arriver à une analyse conceptuelle qui permette de reconnaître l'importance de la vie ordinaire dans nos usages du langage, de la pensée et de la perception, c'est-à-dire dans nos différentes façons de nous *engager* dans le réel.

Si la philosophie du langage ordinaire fait désormais son retour sur la scène philosophique<sup>2</sup> c'est pour sa fécondité descriptive et sa capacité à produire du contexte ; après avoir été longtemps considérée comme dépassée, ou insignifiante, elle réapparaît partout dans les débats en philosophie. En sus des fréquentes conférences et symposiums sur Wittgenstein et Cavell, au cours des dernières décennies, il y a eu la publication de divers articles remettant en question l'histoire officielle de sa disparition, des recueils d'essais sur Austin et plusieurs livres (Baz, Laugier, Moi) qui préconisent explicitement un réexamen de la philosophie du langage ordinaire et ce que qu'elle peut apporter. La philosophie du langage ordinaire est apparue ainsi dans les débats récents dans divers domaines : de la philosophie du langage et de la connaissance, bien sûr, à l'éthique, la théorie littéraire, la théologie philosophique, aux études sur le genre, à la philosophie politique.

Il ne s'agit pas seulement de réhabilitation et peu nous importent désormais les raisons idéologiques de la minoration de ce courant philosophique<sup>3</sup>. Il s'agit de reconnaître le potentiel philosophique, épistémologique et linguistique de

---

1. V. S. LAUGIER 2015a, S. LAUGIER 2018.

2. V. A. CRARY et J. DE LARA, 2019.

3. V. S. LAUGIER 2013, 2014.

l'analyse des usages. La philosophie du langage ordinaire analyse le langage sur la base d'une adéquation mesurée non plus en termes de correspondance, mais en termes de finesse d'ajustement. Wittgenstein et Austin ne nous encouragent pas à définir le sens d'un terme comme l'ensemble des situations dans lesquelles il est approprié, ni comme un groupe d'usages établis, mais plutôt à examiner comment le sens est « fait » et improvisé dans le cadre des pratiques et de l'expression humaine. L'intérêt de Cavell pour le cinéma, comme représentation des enjeux des actions et expressions humaines, catalogue des perlocutions, est ici révélateur<sup>4</sup>. Cette exploration multiple des usages est un inventaire des formes de vie : pour Austin, nous devons examiner « ce que nous dirions quand », ce qui convient aux circonstances – ou nous permet d'agir en fonction de celles-ci.

Austin a lui-même théorisé la philosophie du langage ordinaire (dans son célèbre essai « A Plea for Excuses », Austin 1961) et la révolution qu'elle vise à réaliser. Il précise qu'en examinant le langage ordinaire, « nous ne regardons pas seulement les mots, mais aussi les réalités dont nous utilisons les mots pour parler ». Nous utilisons notre conscience aiguisée des mots pour aiguiser notre perception, mais pas en tant qu'arbitre final des phénomènes » (Austin 1961, 182). Le langage de la description est alors un outil de focalisation et d'attention. Il est à noter que c'est cette attention qui conduit à la découverte des performatifs, un phénomène jusqu'alors inobservé. Toute certitude – la confiance que nous avons pour agir (jouer, argumenter, valoriser, promettre) – est modelée sur la confiance que nous avons dans nos usages communs du langage<sup>5</sup> et dans notre capacité à nous exprimer de manière appropriée. L'énigme du langage ordinaire – de *notre* utilisation du langage ordinaire – est, pour suivre Wittgenstein et Cavell, la possibilité que je puisse parler au nom des autres et donc une forme d'accord. D'où le rôle central du passage suivant, bien connu, des *Recherches Philosophiques* dans l'œuvre de Cavell :

C'est ce que les êtres humains *disent* qui est vrai, et faux ; et ils s'accordent dans le langage qu'ils utilisent. Ce n'est pas un accord dans les opinions, mais dans la forme de vie. (*RP*, § 241)

Il est crucial pour Cavell et pour Austin – qui insiste sur la « méthode » de l'accord – que nous nous mettions d'*accord dans le langage* et non *sur le langage*. Cela signifie que le langage précède l'accord autant qu'il est produit par celui-ci ; nous nous accordons *dans* une forme de vie avant toute convention, contrat ou règle. L'exploration des usages est bien un inventaire des formes de vie. Pour Austin, nous devons examiner « ce que nous dirions quand », ce qui convient aux circonstances, ou nous permet d'agir en fonction de celles-ci. L'apprentissage du langage est ici crucial comme éducation aux formes de vie.

---

4. V. ici la contribution de D. LORENZINI et les analyses d'E. DOMENACH.

5. V. B. GODART et S. LAUGIER (eds.), *Usages de l'usage*, Editions ISTE, 2021.

Nous apprenons et enseignons les mots dans certains contextes, et ensuite nous sommes censés, et nous attendons des autres, qu'ils soient capables de les projeter dans d'autres contextes. Rien ne garantit que cette projection aura lieu (en particulier, ni la saisie d'universels ni la saisie de recueils de règles). (Cavell 1969, p. 52)

Ce célèbre passage de *Must We Mean What We Say ?* est plus qu'une réponse au scepticisme ; c'est une formulation claire de ce que je définis ailleurs comme la *vulnérabilité du langage ordinaire*<sup>6</sup>. Austin et Cavell veulent préciser et énumérer les conditions d'un langage heureux en tant que pratique ordinaire, souligner la vulnérabilité de nos usages et fournir quelques outils pour effectuer des réparations adéquates (excuses, arrangements). Ainsi, la théorie des actes de langage est un élément d'une conception générale du langage ordinaire et des contraintes des formes de vie. Elle ne peut être comprise indépendamment des autres écrits d'Austin, et elle s'appuie notamment sur ses essais « Vérité », « Prétendre » et « Plaidoyer pour des excuses ». La théorie d'Austin ne concerne pas seulement les *performances* et ce que le langage *accomplit* et réussit. Le contexte, c'est aussi ce qui crée de l'échec.

La théorie des actes de langage est une théorie de ce que c'est que de *dire* quelque chose – une théorie de *ce que nous disons ou devrions dire* lorsque nous sommes *dans* une forme de vie. Il est important de s'en souvenir, car la notion de performativité a été obscurcie par une extension problématique au-delà du langage (aujourd'hui, on parle même de la performativité d'une action !). Si nous nous en tenons au sens original de la performativité – c'est-à-dire la capacité du langage à faire et à nous faire quelque chose –, *il* devient évident que le perlocutoire y joue un rôle essentiel – à l'avant-garde du langage, et nous oblige à réfléchir à *ce que la parole nous fait*, y compris en tant que locuteurs.

## II. DEUX CONCEPTS DE FORME(S) DE VIE

Dans sa préface au grand livre de Veena Das, *Life and Words*, Cavell (2007) note que notre langage ordinaire est *ordinaire* dans la mesure où nous le rendons constamment étranger à nous-mêmes, dans une inquiétante étrangeté qui caractérise cet usage du concept d'ordinaire. Il invoque l'image wittgensteinienne du philosophe en tant qu'explorateur d'une tribu étrangère : c'est nous qui sommes étrangers et étrangères à nous-mêmes, « chez nous peut-être nulle part, peut-être partout ». C'est à l'intersection du familier et de l'étrange que se situe le concept de forme de vie, ainsi partagé par l'anthropologie et la philosophie. L'ordinaire ne signifie donc pas exactement le commun. Nous ne savons pas plus ce qui est

---

6. V. S. LAUGIER 2019.

commun que ce qui nous est ordinaire : ce n'est pas déterminé par un réseau de croyances ou de dispositions partagées. Le langage commun définit néanmoins l'ordinaire : car l'ordinaire est bien défini par la philosophie du langage ordinaire de Wittgenstein et d'Austin. C'est cette complexité de l'ordinaire qui échappe aux penseurs du « contexte ».

La pensée de l'ordinaire est expérientielle, improvisationnelle ; elle exige de nouvelles formes d'attention à la forme humaine – et aux formes de vie. Ce concept de forme de vie nous servira de point de départ pour redécouvrir le perlocutoire. Simultanément et indissociablement surévalué et négligé dans l'œuvre de Wittgenstein, le concept de forme de vie est considéré soit comme la clé de tout, soit comme une idée vide, que Wittgenstein lui-même n'aurait pas prise au sérieux<sup>7</sup>. Mon but a été de longue date de comprendre le concept de forme de vie, ou de *lifeform* (traduction possible de *Lebensform*), comme une alternative au concept de règles en tant qu'outil d'exploration du langage ordinaire. Je prends ici encore pour guide Cavell, qui a accompli le passage de la question du langage et des usages partagés (*formes de vie*) à la question du partage des formes de la vie (ou *lifeforms*). Mon hypothèse ici sera que ce dualisme de la forme de vie est essentiel dans sa réhabilitation du perlocutoire.

Austin a (plus ou moins volontairement) théorisé la philosophie du langage ordinaire (dans son essai « A Plea for Excuses ») et la révolution qu'elle vise à réaliser. Il précise qu'en examinant le langage ordinaire, « nous ne regardons pas seulement les mots, mais aussi les réalités dont nous utilisons les mots pour parler. Nous utilisons notre conscience aiguisée des mots pour aiguiser notre perception, mais pas en tant qu'arbitre final, des phénomènes » (Austin 1962a, 182). Le langage de la description est alors un outil de concentration et d'attention, et est associé à l'accord. Très important ici est le passage de Cavell de la question du langage commun à celle de la forme de vie dans le langage, qui est le partage non seulement des structures sociales mais de tout ce qui constitue le tissu des existences et des activités humaines. Le thème de l'ordinaire introduit ainsi le scepticisme dans la pratique : la certitude, ou la confiance que nous avons dans ce que nous faisons (jouer, argumenter, valoriser, promettre), est modelée sur la confiance que nous avons dans nos usages communs du langage et dans notre capacité à l'utiliser de manière appropriée. L'énigme de parler un langage ordinaire – l'étrangeté même de notre usage du langage ordinaire – est la possibilité que je puisse parler au nom d'autrui, et vice versa. Le perlocutoire est l'outil utilisé par Cavell pour redéfinir les formes de vie comme étant inséparablement sociales et vitales ; ce qu'il appelle les dimensions respectivement horizontale et verticale des formes de vie, qui se réfère au partage non seulement des structures sociales mais de tout ce qui constitue la texture des existences et des activités humaines, y compris la moralité, comme l'expression de ce qui compte (par opposition à un ensemble de règles à suivre).

---

7. V. E. FERRARESE et S. LAUGIER (dir.), *Formes de vie*, CNRS Éditions, 2018.

N'oublions pas qu'Austin prétend avoir fait une découverte *empirique*, la découverte d'un phénomène naturel qui, dans un certain sens, a toujours été là. Un mélange de familiarité et d'étrangeté caractérise sa description de la découverte des performatifs, tout comme elle caractérise les phénomènes du langage ordinaire : quelque chose qui a toujours été là sous nos yeux, mais auquel nous n'avons jamais assez prêté attention (ce que Cavell appelle « l'inquiétante étrangeté de l'ordinaire »). Les actes de langage austiniens indiquent donc une articulation cruciale de la relation entre l'activité du langage et la vulnérabilité humaine. Pour Cavell, c'est la signification d'une « théorie » des excuses, qui traite des cas dans lesquels j'agis mal ou je mets quelqu'un en danger, que ce soit intentionnellement ou non. Nous nous excusons de nos erreurs, nous les passons par pertes et profits. C'est là un élément crucial de notre *forme de vie dans le langage*. Les excuses sont exactement symétriques aux échecs des actes de parole : c'est quand on a échoué à faire quelque chose de bien, quand on a échoué, qu'on a recours à une excuse<sup>8</sup>. Ce sont nos multiples façons d'expliquer ou de justifier nos échecs qui déterminent l'efficacité de la morale en question. La variété des excuses dont nous disposons révèle l'impossibilité d'élaborer une définition générale de l'action indépendamment du détail et de la diversité de nos formes de responsabilité et de narration. C'est ainsi qu'Austin décrit la complexité des actions humaines et leur possible description et classification en termes d'excuses. L'existence d'excuses révèle le lien entre vulnérabilité et moralité. Le lien entre l'échec et la vulnérabilité des formes de vie humaines est le mieux démontré dans les analyses du comportement quotidien d'Erving Goffman<sup>9</sup>. Reconnaître la vulnérabilité du langage nous permet de reconnaître la vulnérabilité de toute la forme de vie humaine, et pas seulement des formes de vie spécifiques (sociales, locales). Le souci des excuses et des réparations dues à autrui est en effet typique de l'attention portée aux particularités d'une vie sociale (formes de vie au sens social), mais aussi à la forme de vie humaine en *tant que telle, vulnérable* (forme de vie au sens biologique).

Pour Austin, l'échec essentiel est un manque d'attention et de soin : manque de réflexion, d'attention, d'*appréciation de la situation*. Les excuses, c'est-à-dire *ce que nous disons lorsqu'il apparaît que nous avons mal agi* (maladroitement, insuffisamment, etc.), sont le lieu de la vulnérabilité humaine. L'existence d'excuses est essentielle à la nature de l'action : les excuses n'arrivent pas d'une manière ou d'une autre sur la scène plus tard ; elles sont implicites dans l'action humaine elle-même. L'action en ce sens, note Austin, est quelque chose de spécifiquement humain : la forme de vie humaine telle que définie par la « constellation linguistique » des excuses. Austin présente la complexité des actions humaines et leurs classifications possibles en termes d'excuses. Nous pouvons nous en

---

8. V. l'analyse d'Anaïs Jomat.

9. V. S. LAUGIER, « The Vulnerability of the Ordinary », *GFPJ* 2019.



faire une idée en examinant des exemples familiaux tels que l'acte de tuer un âne : dirions-nous que cela s'est produit « par accident » ? Ou « par erreur » (Austin 1962, 185) ?

Dans une description remarquable de la forme de vie sociale, Austin souligne que nous ne donnons pas n'importe quelle excuse pour n'importe quel type d'action. On peut excuser le fait d'allumer une cigarette ou de couvrir ses livres par « la force de l'habitude », mais un tueur ne peut pas invoquer la force de l'habitude pour excuser son meurtre (un exemple d'Austin rapporté par Pitcher). La diversité des excuses démontre la diversité et la variété des actions, et pour toute excuse donnée, il y a une limite aux actes pour lesquels elle sera acceptée : ce qu'Austin appelle les « normes de l'inacceptable ». « Nous pouvons plaider que nous avons marché sur l'escargot par inadvertance : mais pas sur un bébé – vous devez regarder où vous mettez vos grands pieds » (Austin 1962a, p. 194). En mettant l'accent sur l'échec, Austin montre la vulnérabilité de l'action humaine ordinaire, définie, tout comme les énoncés performatifs, en termes de ce qui peut mal tourner. Ainsi, le thème pragmatiste est inversé (Austin a choisi le titre *How to do Things with Words* pour ses conférences William James en hommage ironique à la maxime pragmatique) : l'action est structurée par le langage, définie et régulée par *l'échec*.

Voici le point principal, et l'élément profondément sceptique dans la vision d'Austin du langage comme forme de vie. L'action signifie que le malheur nous guette, nous et les autres, et que nous prenons des risques (menaces pour nous-mêmes ou pour les autres) : cela signifie que nos actions ont des circonstances qui nous rendent vulnérables et avec nous la réalité même. L'action humaine est précisément ce qui doit le plus souvent être excusé, non seulement parce que nous agissons parfois mal, mais aussi à cause de ce qui ratons de peu, de ce que nous « ne faisons pas exactement » : voir la conclusion de « Prétendre », où Austin parle d'un projet général pour décrire les échecs et la vulnérabilité de l'action humaine et les variétés de « ne pas faire exactement les choses ».

Dans le projet à long terme de classification et de clarification de toutes les façons et variétés possibles de *ne pas faire exactement les choses*, qui doit être mené à bien si nous voulons un jour comprendre correctement ce qu'est faire les choses.

La philosophie du langage ordinaire ainsi conçue n'est pas seulement une étude de l'usage ordinaire et des conventions sociales qui le régissent, mais de la forme de vie humaine comme étant vulnérable aux autres, à nous-mêmes et à nos erreurs. Nous pouvons ici reprendre la distinction – suggérée par Cavell – de la distinction entre deux sens de la forme de vie, l'un social et l'autre biologique, et des différents ordres de normativité qu'ils impliquent.

Nous trouvons une analyse de la forme de vie et du couplage de l'échec et de l'excuse, de l'offense et de la compensation, dans les analyses de Goffman

et dans ses exemples d'échecs et de comportements inappropriés. L'attention portée aux excuses et à la compensation due aux autres est en fait aussi un lien essentiel entre Austin et Goffman, en particulier dans le dernier grand ouvrage de Goffman, *Les cadres de l'analyse : Un essai sur l'organisation de l'expérience*. Le but de Goffman est de voir la forme de vie humaine comme étant vulnérable, telle que définie par une constellation de possibilités d'échec et de moyens que nous avons pour nous racheter, des stratégies que nous pouvons utiliser pour pardonner ou oublier, pour aplanir les difficultés, pour avaler notre condition difficile d'être d'échec. L'analyse des interactions de Goffman donne toute sa place aux troubles, à l'agitation, à la gêne, à la honte, au trac des interactions sociales, aux empiètements, aux intrusions, aux offenses et aux déchirures à la surface des « apparences normales ». Ces phénomènes nous font ressentir la fragilité de la vie et des interactions ordinaires et nous font prendre conscience de notre vulnérabilité physique en présence des autres. Goffman voit cette vulnérabilité comme une perte de la réalité elle-même (Goffman 1971, p. 135). Il s'agit d'une perte des normes sociales qui englobe l'idée même de la forme de vie, elle-même définie par ce qui est *menacé* : non seulement le confort de relations sociales fluides, mais la réalité même.

Lorsqu'un incident se produit et que l'implication spontanée est menacée, c'est la réalité qui est alors menacée... Le système social minuscule qui se met en place à chaque rencontre, sera désorganisé, et les participants se sentiront déplacés, irréels, anormaux. (Goffman 1971, p. 135)

Cavell rapporte cette vulnérabilité des *rencontres* à « notre corps expressif », citant la phrase d'Emerson « le géant que je transporte avec moi ». Cela signifie une vulnérabilité de la forme de vie même, qui articule le sens social et naturel de la vie. Les excuses, dans leur reconnaissance permanente de la vulnérabilité humaine, placent l'ordinaire dans le domaine du tragique (Cavell 1989, 1994). La vulnérabilité radicale qui caractérise cette forme de vie se manifeste aussi bien dans les petites infractions quotidiennes (le mot d'excuse qui ne vient pas, l'absence d'attention, l'imprudence) que dans les pertes radicales de la forme de vie.

S'intéresser à l'ordinaire, c'est voir la fragilité de nos perceptions avec une nouvelle compréhension du scepticisme : non pas parce que nous ne percevons pas ou ne connaissons pas le monde, mais parce que nous ne percevons pas la situation de manière claire ou précise. Austin lui-même évoque des cas où « une mauvaise construction est mise en place », où n passe à côté, où il n'y a pas de différence entre une mauvaise perception et une catastrophe. Nous passons à côté de la réalité non pas parce qu'elle serait inaccessible ou distante, mais par manque de *care* et d'attention à la vie et aux situations. La réalité elle-même est vulnérable à nos relectures et à nos accords, à nos perceptions erronées et à notre négligence (*carelessness*), et c'est cette vulnérabilité qui définit l'ordinaire.

### III. VARIÉTÉS DE LA PERFORMANCE

Il ne s'agit plus alors ici d'identifier les conditions d'une performance réussie, mais de *voir* toute la forme de vie humaine comme vulnérable, soumise à la menace, susceptible d'échec. Les excuses, avec leur reconnaissance permanente et obsessionnelle de la vulnérabilité humaine, tournent l'attention de la philosophie vers le désagréable fait que « la vie humaine est limitée à la vie du corps humain », et le fait que « le corps humain est la meilleure image » de l'âme humaine – non pas parce qu'il le représente mais parce qu'il l'exprime. Toutes les expressions humaines, même celles qui sont ridicules ou qui échouent, comme les énoncés passionnés que Cavell analyse, *réalisent* quelque chose en exhibant, et donc en acceptant, la vulnérabilité humaine – ou pourrait-on dire en exprimant la forme de vie humaine.

Nous voici dans le territoire ouvert par Cavell qui a proposé de porter une nouvelle attention aux « énoncés passionnés », nom qu'il donne aux actes perlocutoires dans son essai « *Passionate and Performative Utterances* », qu'on peut désormais voir comme probablement l'œuvre majeure de sa dernière période dans son ambition ultime de réhabiliter le projet d'Austin.

Cavell identifie la dimension perlocutoire comme le domaine de l'énoncé passionné. L'énoncé performatif, tel qu'il est défini dans *How to do things with Words* en référence à l'illocutoire, ne peut rendre compte de la dimension d'improvisation et d'incontrôlabilité dans l'expression. Si un énoncé performatif est, comme l'écrit Cavell, « une offre de participation à l'ordre de la loi », alors peut-être, suggère-t-il, un énoncé passionné est « une invitation à l'improvisation dans les troubles du désir » (Cavell 2005, 185). Cavell reconnaît l'effort d'Austin pour montrer comment la parole *fait les choses* (et est donc un élément structurant des formes de vie) ainsi qu'elle énonce ou dit les choses, en commençant par des actions sociales comme le mariage, les paris, le baptême et le legs. Austin lui-même note de façon intéressante que les paroles ont d'autres effets, qu'il appelle perlocutoires plutôt qu'illogiques, et qui peuvent être nommés par des verbes tels que dissuader, convaincre, alarmer, surprendre, contrarier, humilier (Austin 1962, 110 ; 118).

Cavell se demande pourquoi Austin laisse mystérieusement tomber le sujet du perlocutoire :

Pourquoi ne pas supposer qu'il y a des conditions à remplir pour des actes de parole heureux, ou pour ce que j'appelle des propos passionnés ?

Le fait qu'Austin évite cette tâche a deux conséquences : « la région du perlocutoire est devenue indéfinie et inexplorée » et est restée une zone inconnue ou un « continent noir » ; et le domaine de la performance reste dans les limites des règles ou conventions sociales. La contre-proposition de Cavell est de considérer le perlocutoire comme aussi *significatif* et révélateur de la performativité (dans sa différence avec le descriptif ou l'assertif) que l'illocutoire. Cette thèse de

l'énonciation passionnée n'est qu'une extension de l'analyse de la performativité du discours.

La réhabilitation du perlocutoire par Cavell, l'extension de la performativité, « permet un portrait des interactions qui constituent une société qui est en contradiction avec le portrait d'Austin d'une constitution rationnellement dominée par des rituels établis et des règles partagées ». Les interactions ou rencontres nommées par ces verbes perlocutoires sont celles qui, en inversant les conditions de l'illocutoire, remettent en effet en cause la rationalité du règne des règles. Les interactions ne sont pas seulement régies par des conventions sociales ou morales explicites, mais par un ordre différent de règles, les règles d'une forme de vie partagée.

On retrouve à nouveau la double dimension de la forme de vie : La critique de Cavell (1989) des interprétations courantes des « formes de vie » déploie l'expression « *formes de vie* » (pas simplement des *formes de vie*), c'est-à-dire la forme de vie non seulement dans sa dimension sociale mais aussi dans sa dimension biologique. Cavell met l'accent sur ce deuxième axe (qu'il appelle vertical) de la forme de vie, tout en reconnaissant l'importance du premier (horizontal), l'accord social. Les discussions sur ce premier sens (conventions, rituels, règles) ont occulté la force du sens « naturel » et biologique des formes de vie chez Wittgenstein, qu'il définit également dans sa mention des « réactions naturelles » ou de « l'histoire naturelle de l'humanité » (cf. l'ouverture des *Investigations*). Ce qui est *donné* dans les formes de vie, ce ne sont pas seulement nos structures sociales et nos différentes habitudes culturelles, mais tout ce qui a trait à « la force et l'échelle spécifiques du corps humain, des sens et de la voix » (Cavell 1989, p. 41-42). C'est bien connu des interprètes, mais ma thèse ici est que ces deux sens de la *Lebensform* sont en jeu dans la dichotomie entre l'énoncé passionné et l'énoncé performatif.

Mais comment peut-on proposer des conditions de félicité pour les effets perlocutoires de ce que Cavell appelle des propos passionnés si aucune règle et aucune rationalité ne sont en jeu ? Cavell établit un parallèle ambitieux entre les conditions d'Austin pour les énoncés illocutoires (procédure, personne appropriée...) et une série de conditions analogues pour les effets perlocutoires, telles que

*Condition 1* : il n'existe pas de procédure et d'effet conventionnels acceptés. Le locuteur est seul à créer l'effet souhaité.

*Perloc 2* : (En l'absence d'une procédure conventionnelle acceptée, il n'y a pas de personnes précisées antérieurement. Le caractère approprié doit être décidé dans chaque cas ; il est en cause dans chacun d'eux. Je n'invoque pas une procédure mais j'invite à un échange. (Cavell 2005, p. 181)

Dans le cas des énoncés performatifs, les manquements concernent l'identification de la procédure correcte et de la bonne personne, soit comme exécutant,

soit comme destinataire (« securing of uptake »). Dans le cas des déclarations passionnées, l'échec « met plus radicalement en jeu l'avenir de notre relation, en tant qu'élément du sentiment de mon identité ou de mon existence ». Un énoncé performatif est « une offre de participation à l'ordre de droit ». Une parole passionnée est « une invitation à l'improvisation dans les troubles du désir ». Une exploration de la forme de vie doit tenir compte des règles qui régissent les deux, même si cela implique de changer le sens des « règles ». Car le rôle conformiste donné aux règles par les analyses classiques de Wittgenstein ne peut rendre compte de cette pratique.

Cette fragilité de la réalité et de l'expérience, pour reprendre encore une fois l'idiome de Goffman (1987), est caractéristique des rencontres quotidiennes et de l'expérience ordinaire, qui sont « structurellement vulnérables ». La question est maintenant de savoir comment trouver des règles qui régiraient nos manières ordinaires de nous comporter ensemble. Cela fait partie de l'apprentissage d'une forme de vie, ce sur quoi Cavell a insisté dès les essais déjà mentionnés de *Must We Mean What We Say ?* Le fait que nous soyons d'accord *dans le langage* signifie que le langage – notre forme de vie – produit notre compréhension mutuelle tout autant qu'elle est elle-même le produit d'un accord.

Il s'agit, finalement, de partager des itinéraires d'intérêt et de sentiment, des modes de réponse, des sens de l'humour, de la signification et de l'accomplissement, de ce qui est scandaleux, de ce qui ressemble à quoi d'autre, de ce qui est réprimande, de ce qui est pardon, de ce qui est affirmation, de ce qui est appel, de ce qui est explication – tout ce que le tourbillon de l'organisme Wittgenstein appelle « formes de vie ». La parole et l'activité humaines, la santé mentale et la communauté, reposent sur rien de plus, mais rien de moins, que cela. C'est une vision aussi simple que difficile, et aussi difficile qu'elle est (et parce qu'elle est) terrifiante. (Cavell 1969, p. 52 ; c'est moi qui souligne)

Ce tourbillon est à la fois naturel, « organique », sur l'axe vertical de la forme de vie, et linguistique, sur l'axe horizontal des différents usages des langues et notamment du performatif et du perlocutoire – ” « ce qui est réprimande, de ce qui est pardon, de ce qui est affirmation ». Là encore, les deux axes de la forme de vie traversent le langage ordinaire comme forme de vie. Les performatifs et le partage entre illocutoire et perlocutoire, entre réprimande et pardon, relèvent du « grouillement » de la forme de vie. C'est bien l'application la plus puissante du concept de forme de vie, qui va bien au-delà des discussions scolastiques sur ce que Wittgenstein entend ou non par cette expression. Nous pouvons prendre l'exemple de Veena Das, qui suivra l'analyse de Cavell lorsqu'elle tente d'expliquer la perte de la forme de vie en jeu dans la violence contemporaine, en mentionnant également...

Les deux dimensions des expressions « forme » et « vie » – ou une dimension horizontale correspondant aux « formes » et une dimension verticale

correspondant à la vie. La première renvoie aux différents arrangements sociétaux et la seconde à l'idée de la façon dont la vie peut être définie comme une forme de vie *humaine*... Dans ce dernier cas, les différences évoquées sont celles d'être humain ou animal ou d'être oiseau – donc manger ou picorer –, chaque acte répondant à un besoin biologique mais uniquement de la façon dont les humains ou les animaux ou les oiseaux le font.

J'ai précisé que ce que le langage exprime ici est l'idée d'un *naturel* des actes de manger ou de picorer comme appartenant à notre vie en tant qu'humains, par opposition à ce qui est naturel pour les animaux ou les oiseaux. C'est ce sens du naturel de ce que la forme de vie humaine implique qui a été brisé dans la terrible violence de la partition de l'Inde que j'ai étudiée. (Das 2016, p. 170)

La vulnérabilité du monde ordinaire est évidente dans les contextes décrits par Das dans *Life and Words*, où la violence détruit le quotidien et le sens même de la *vie* (Das 2007, p. 89). L'humain est alors défini par la menace permanente de la négation de l'humain, de la déshumanisation, de la dévitalisation – perte du sens de la vie ou, mieux encore, de la *forme et du contenu de la vie*. Das appelle *la vie quotidienne de l'humain* ce nouvel objet de la recherche anthropologique, et ce noyau de la vie peut, dans certaines circonstances, être menacé – non seulement les structures et les institutions sociales, mais aussi les fondations et les activités qui assurent leur continuité et « notre vie en tant qu'humains ». Reconnaître l'importance des formes de vie signifie replacer tous nos énoncés en contexte – dans les contextes actuels de la vie ordinaire (et extraordinaire) dans lesquels les êtres humains trouvent leurs besoins et leur vulnérabilité totalement exposés, et leurs conditions de vie détruites et transformées – rassemblant ainsi les deux sens de *Lebensform*, social et vital, les deux types de performativité, illocutoire et perlocutoire, qui les expriment.

#### IV. LA CONDITION D'EXPRESSIVITÉ

La réhabilitation du perlocutoire par Cavell, et son inclusion dans le domaine de la performativité, « offre un portrait des interactions qui constituent une société qui est en contradiction avec le portrait qu'offre Austin d'une constitution rationnellement dominée par des rituels établis et des règles partagées ». Les interactions ou les rencontres nommées par ces verbes perlocutoires sont celles qui, en inversant les conditions de validité de l'illocutoire remettent en effet parfois en cause la rationalité du règne des règles. Les interactions ne sont pas seulement régies par des conventions sociales ou morales explicites, mais par un ordre normatif différent, les règles d'une *forme de vie partagée*, de la *texture morale de la vie* décrite par Iris Murdoch, Cora Diamond et Veena Das. Là encore, il y

a une différence entre les deux sens des formes de vie, l'un social, l'autre naturel/émotionnel. La contre-proposition de Cavell selon laquelle le perlocutoire est tout aussi *signifiant (meaningful)* et révélateur de la performativité que l'illocutoire (dans sa différence avec le descriptif ou l'assertif) inverse les conditions de l'illocutoire et remet en question le règne des règles.

Mon idée d'une expression passionnée s'avère donc être une préoccupation pour la performance après tout. Le fait que j'articule cette préoccupation du côté de la passion suggère peut-être que j'appelle à une anti-moralité (comme on accuse beaucoup de philosophes que j'admire de le faire, je pense à Emerson et Nietzsche). Je préfère y voir un *refus de la moralité*. (Cavell 2005, p. 187)

L'éthique n'est plus une question de conventions ou de règles mais, encore une fois, une forme de vie partagée, dans sa dimension sociale et biologique. Cavell décrit avec précision et en détail cette *texture*<sup>10</sup> dans le célèbre passage déjà cité, dont les conclusions sont largement discutées – étrangement, cependant, les détails minutieux de la forme de vie façonnée par le perlocutoire ne le sont pas :

Que dans l'ensemble, il s'agit de partager des itinéraires d'intérêt et de sentiment, des modes de réponse, des sens de l'humour, de la signification et de l'accomplissement, de ce qui est scandaleux, de ce qui est semblable à quoi d'autre, *de ce qui est une réprimande, de ce qui est un pardon, de quand une parole est une affirmation, de quand un appel, de quand une explication*. (Cavell 1969, p. 52)

La *signification et l'accomplissement* deviennent ici les principales catégories de l'éthique et apparaissent comme des caractéristiques de la performativité, dans sa double dimension d'illocutoire et de perlocutoire.

Austin, nous rappelle Cavell, caractérise la différence entre les actes illocutoires et perlocutoires ainsi : l'illocutoire est conventionnel, la perlocutoire ne l'est pas. Nous savons que la signification du terme « convention » tel qu'il est utilisé par Austin est problématique : l'illocution n'est pas conventionnelle uniquement au sens où elle invoquerait des conventions faites à un moment et en un lieu donnés. Elle n'est pas non plus conventionnelle au sens où elle serait toujours validée par une institution, à moins que le sens du terme « institution » ne soit étendu de manière à ce que les excuses, les reproches, les avertissements, etc. soient également des institutions – à la Descombes, si l'on ose dire. Dès qu'elle est étendue à l'ensemble du langage, le sens du terme *convention* perd la clarté inaugurale qui a marqué la conception d'Austin et sa définition du performatif.

Si un énoncé performatif (acte illocutoire) est, comme l'écrit Cavell, « une offre de participation à l'ordre de la loi » alors peut-être, suggère-t-il, un énoncé

---

10. V. V. DAS, *Textures of the Ordinary*, Fordham University Press, 2019.



passionné (acte perlocutoire) est « une invitation à l'improvisation dans les troubles du désir »<sup>11</sup>. Cavell reconnaît évidemment l'importance du travail d'Austin pour montrer comment la parole *fait les choses* (et est donc un élément structurant des formes de vie humaine) – à commencer par les actions sociales et engagements, tels que le mariage, les paris, le baptême et le legs. Mais c'est Austin lui-même qui note que les énoncés ont d'autres *effets*, qu'il appelle perlocutoires. Leur grammaire est spécifique. Ils n'ont pas d'expression « explicite » à la première personne, mais peuvent encore être « nommés » par des verbes tels que dissuader, louer, convaincre, alarmer, surprendre, contrarier, humilier (Austin 1962a, 108 ; 117). Dire « je vous préviens », c'est vous prévenir (effet illocutoire), et cela peut, *en outre* (effet perlocutoire) vous alarmer ou vous exaspérer ou vous intimider. Ainsi, pour Austin, l'effet perlocutoire n'est compris que comme un effet secondaire de l'énoncé performatif ; et la question de sa validité ne peut être soulevée. Cavell se pose alors la question qui demeure essentielle :

Pourquoi ne pas supposer qu'il y a des conditions à remplir pour des actes de parole heureux, ou pour ce que j'appelle des propos passionnés ?

Le fait qu'Austin évite soigneusement cette tâche a pour Cavell deux conséquences : « la région du perlocutoire est devenue indéfinie et inexplorée », et le domaine du performatif reste dans les limites des règles ou des conventions sociales et n'affronte pas les complications des rencontres, échanges, relations humaines. L'analyse de Cavell sur l'énonciation passionnée, en un sens, ne vise à rien de plus qu'à élargir l'analyse d'Austin sur la performativité du langage, et en un sens, à une élucidation des autres activités et expressions humaines non institutionnelles. Alors pourquoi apparaît-elle, de l'aveu même de Cavell, comme une provocation ? Un énoncé performatif (illocutoire) est « une offre de participation à l'ordre de la loi ». Un énoncé passionné (perlocutoire) est « une invitation à l'improvisation dans les troubles du désir ». Tous deux sont des « appels », des invitations à rejoindre une forme de vie. Une exploration du langage ordinaire en tant que forme de vie doit tenir compte des *règles qui régissent les deux formes d'invitation et de vie*, même si cela signifie changer le sens des « règles » pour penser quelque chose comme une normativité globale de l'expression humaine, qui n'est « pas partout circonscrite par des règles », mais pourtant *a* des règles.

L'utilisation d'un mot n'est pas partout circonscrite par des règles ; mais il n'y a plus de règles concernant la hauteur à laquelle on lance la balle au tennis, ni la force avec laquelle on la lance ; pourtant, le tennis est un jeu pour tout cela et a aussi des règles. (*RP* § 68)

---

11. S. CAVELL 2005, p. 185 ; pour en savoir plus, v. L. RAÏD, 2012 et son analyse ici même.



Comment peut-on alors proposer des conditions de félicité pour les effets perlocutoires de ce que Cavell appelle les propos passionnés, s'il n'y a pas de procédures conventionnelles, de règles déterminées ou de rationalité en jeu ? Cavell met en parallèle les conditions d'Austin pour les énoncés illocutoires (procédure, personne appropriée, etc.) avec une série de conditions analogues pour le perlocutoire. Par exemple, dans le cas de l'illocutoire, les manquements ont trait au fait de ne pas identifier la procédure correcte et la « bonne personne », soit l'exécutant, soit la destinataire. La condition pour qu'un énoncé soit *performatif*, qu'il fasse ce qu'il dit et fasse ce qu'il fait *in saying* est que « les personnes et les circonstances particulières dans un cas donné doivent être appropriées pour l'invocation de la procédure particulière invoquée » (HTW p. 34).

Ce qui est donc en jeu, c'est l'idée même d'adéquation, du *proper* – des personnes, des circonstances, des comportements et des sentiments. Austin énumère même, parmi les cinq catégories dans lesquelles il classe les verbes *illocutoires*, celle qu'il nomme « *Behabitives* », où il s'intéresse aux « nombreux cas dans la vie humaine où le sentiment d'une émotion... est conventionnellement considéré comme une réponse *appropriée ou convenable* » (HTW p. 78). C'est bien cette question du « convenable », impliquée dans l'idée de comportement (*behavior*) que le perlocutoire ébranle ; un peu à la façon dont Cary Grant se moque de l'usage du verbe *behave* au sens de « bien se comporter » dans un échange célèbre de la comédie *The Philadelphia Story* (G. Cukor, 1940). Un personnage pontife : « A woman has to behave, naturally » (Une femme doit bien se tenir, naturellement), et Cary Grant lui rétorque : « A woman has to behave naturally » (Une femme doit se comporter naturellement). Se comporter naturellement, se laisser aller à ses expressions morales, serait alors la nouvelle normativité à explorer avec l'outil du perlocutoire.

L'illocutoire, on l'a dit, est devenue essentiel dans la caractérisation des énoncés performatifs ; invisibilisant le perlocutoire et les régularités humaines et de la sensibilité morale qui caractérisent les actes perlocutoires. Austin (comme d'ailleurs la plupart des philosophes du langage) qualifie ainsi l'acte perlocutoire d'« arbitraire ». Comme si le fait qu'il n'y ait précisément pas de « procédure conventionnelle acceptée » dans l'échange passionnel n'était pas une caractérisation *positive* ouvrant vers une exploration linguistique, ou un domaine dont la grammaire resterait à élucider.

Au lieu de poursuivre la description de ces *effets* perlocutoires, Austin abandonne le sujet du perlocutoire en faisant remarquer cyniquement que « presque tout acte perlocutoire peut être déclenché, dans des circonstances suffisamment particulières, par l'émission... de n'importe quel énoncé » (p. 110). Comme le fait remarquer Cavell, pourtant, un énoncé tel que « I do » (acte illocutoire, dans le contexte approprié et avec les personnes appropriées) *pourrait* avoir l'effet fâcheux de faire s'évanouir quelqu'un d'inquiétude ou de le faire fuir de désespoir (des moments cinématographiques classiques !), mais de telles possibilités ne dissuadent pas Austin de donner des conditions pour son utilisation (illocutoire) réussie.

Cavell énonce des conditions de félicité pour les effets perlocutoires de l'énoncé passionné en les modelant sur les conditions de félicité d'Austin pour l'énoncé performatif. Mais pour réaliser cette ambition, il faut définitivement renoncer à considérer le perlocutoire comme une dimension, ou un effet secondaire, suscité par des performatifs explicites. Il doit faire partie d'une catégorie, une *espèce* (*third kind*) d'énoncé. Cavell doit alors prétendre être en mesure de présenter une liste de verbes perlocutoires *explicites* correspondant à la liste d'Austin de verbes illocutoires explicites, verbes explicites qui ne seraient alors pas *réflexifs* comme le sont, dans l'analyse pragmatique, les verbes illocutoires. Cela conduit Cavell à imaginer une catégorie d'énoncés qui seraient des « actes perlocutoires » en tant que tels, tout comme le sont les actes illocutoires.

Si l'on revient aux conditions de félicité des performatifs (acte illocutoire), on voit qu'elles sont ancrées dans l'idée de la convenance, du caractère *approprié* des personnes et des actions : voici par exemple les deux premières règles ou conditions :

1. Il doit exister une procédure conventionnelle acceptée ayant un certain effet conventionnel ; la procédure doit inclure la prononciation de certains mots par certaines personnes dans certaines circonstances,

2. Les personnes et les circonstances particulières d'un cas donné doivent être *appropriées* pour l'invocation de la procédure particulière invoquée.

Cavell propose des conditions pour le bon fonctionnement des énoncés passionnés, en les alignant sur les six conditions d'Austin pour l'acte illocutoire (Cavell 2005, p. 181). Ces conditions sont assez défectueuses, ou peuvent sembler parodiques car à première vue il n'y a pas de moyen satisfaisant de donner les conditions de félicité d'un acte perlocutoire.

*Perloc analogue 1* : Il n'y a pas de procédure et d'effet conventionnels acceptés. L'orateur est seul à créer l'effet désiré.

*Perloc analogue 2* : (En l'absence d'une procédure conventionnelle acceptée, il n'y a pas de personnes précisées à l'avance. Le caractère approprié doit être décidé dans chaque cas ; il est en cause dans chacun d'eux. Je n'invoque pas une procédure mais j'invite à un échange. Je *vous distingue* ainsi (le cas *échéant*) dans le cas d'*espèce*).

Mais si rien n'est déterminé à l'avance, est-ce une raison pour dire qu'il n'y a pas de *conditions de félicité* ? Comme le note Cavell à propos des règles qui gouvernent la vie politique, doit-on considérer que tout doit être accepté à l'avance, que les règles du jeu sont fixées, et que décider « dans chaque cas » est impossible ?

Dans le cas du perlocutoire, l'échec « met plus radicalement en jeu l'avenir de notre relation, en tant que partie de mon sens de l'identité ou de mon existence ». Et il n'y a pas de procédure correcte par exemple pour faire une déclaration d'amour

(la plus incorrecte ou « loser » serait certainement l'illocutoire : « je te déclare mon amour », « je te fais une déclaration »). « Le caractère approprié doit être décidé dans chaque cas. ». L'analyse des conditions de félicité du perlocutoire nécessiterait une « déduction » de chaque situation et relation – tout comme pour Cavell chaque mot ordinaire nécessiterait une déduction transcendantale de ses usages possibles. En un sens, son étude du perlocutoire exigerait un contextualisme radical, qui irait bien au delà des formes prônées actuellement en philosophie du langage.

Pour parler encore une fois dans l'idiome de Goffman (1987), les rencontres humaines et les expériences quotidiennes sont « structurellement vulnérables » et constamment menacées de toutes sortes d'échecs et de tragédies. Leurs réussites sont minuscules et fugaces. La question est alors de savoir comment trouver des règles (et dans quel sens de la règle) qui régiraient nos façons de nous occuper de l'autre de nous y intéresser, de préserver la relation. C'est ce qui nous guide vers l'éthique du care, une microphénoménologie de l'attention<sup>12</sup> ; cela signifie par une réorientation de la morale vers l'importance, la signification, l'attention aux autres, le soin de vulnérabilité. La relation à l'autre, la rencontre (*encounter*, également un titre de Goffman) avec l'autre, l'importance que nous lui accordons, n'existent que dans leur *expression* singulière et sur fond de forme de vie humaine. C'est bien le lieu du perlocutoire, qui relève inséparablement de l'expression et de l'attention à elle. Cette lecture de l'expression, cette sensibilité au sens et aux textures morales, qui rend possible la *réponse* appropriée est le produit du *care* au sens large. Cette dimension du perlocutoire explique les échecs tant de l'expression que de la perception et de l'action. La « simple » performativité (limitée à l'illocutoire) ne peut pas prendre en compte les éléments d'improvisation, d'exposition et d'incontrôlabilité dans l'expression humaine. Cela fait du perlocutoire une dimension essentielle de l'usage et de la performativité.

Comme le fait pertinemment remarquer Veena Das :

Alors que quelqu'un qui casse une bouteille sur la coque du navire en l'appelant Queen Elizabeth, s'en remet à l'autorité qu'il exerce pour rendre la déclaration publique efficace ou heureuse, celui qui fait une déclaration passionnée – en déclarant son amour, par exemple – se rend vulnérable. Si nous nous concentrons moins sur l'aspect d'action des actes de parole et plus sur l'expression, nous verrions que les effets perlocutoires ne sont pas externes à l'acte de parole comme l'a soutenu Austin, mais *constituent la possibilité interne de l'expression elle-même*.<sup>13</sup>

La question majeure du perlocutoire demeure toutefois celle – inexplorée même par Cavell – des critères de félicité, ou de la *pertinence* ou de la justesse de l'énoncé passionné.

---

12. P. PAPERMAN et S. LAUGIER 2005, S. LAUGIER 2015b, CITTON 2013.

13. V. V. DAS 2019.

Dans la conférence 8 de *HTW* citée plus haut Austin décide : « Nous appelons la *performance* d'un acte de ce type la *performance* d'un acte "perlocutoire", et l'action performée une "perlocution". »<sup>14</sup> Austin mentionne également « la performance de l'acte locutoire ou illocutoire ». L'expression tordue « La performance d'un acte perlocutoire » montre l'étrangeté de l'expression même de « performatif » : un mot construit, de surcroît, à partir d'un verbe, *perform*, qui est d'origine française : « *parformer* ». <sup>15</sup>

L'invention d'Austin, *performative* / « performatif » fut immédiatement acclimatée dans le français par Austin lui-même dès sa conférence du Colloque de Royumont<sup>16</sup>, et justifiée et *appropriée* par E. Benveniste : « Puisque *performance* est déjà entré dans l'usage, il n'y aura pas de difficulté à y introduire *performatif* au sens particulier qu'il a ici. On ne fait d'ailleurs que ramener en français une famille lexicale que l'anglais a prise à l'ancien français »<sup>17</sup>. L'anglais a forgé *performance* sur le vieux français « parfournir » ou/et « parformer », avant que le français ne le lui ré-emprunte. Seul l'adjectif *performative* (qualifiant *sentence*, ou *utterance*, puis autonomisé) est inventé par Austin. La performance est un terme qui convient pour tout type d'acte *accompli*.

Barbara Cassin a noté qu'Austin, malgré toute sa sensibilité au langage, ne commente jamais le fait qu'il pourrait y avoir confusion entre le *per* de *perlocution* et celui de la *per-formance*. Le *per-* de *performatif*, comme celui de *performance*, ou de perfection (autre thème cavellien avec le perfectionnisme moral) dénote l'accomplissement, la perfection, l'achèvement « jusqu'au bout » ; tandis que le *per-* de perlocution dénote le moyen, le médium, le « par » (*by saying*) Dans le perlocutoire, l'énoncé est un moyen de faire, de créer un *effet* par – de vous *traverser*, de vous *atteindre*, de vous *toucher*. C'est « par le moyen » du dire, et non « dans » le dire lui-même (le « *by saying* », par opposition au « *in saying* » caractéristique de l'illocutoire), qu'agit le perlocutoire. Dans le per-formatif, l'énoncé est l'acte tel qu'en lui-même, dans le per-locutoire, l'énoncé est le moyen d'agir et de produire un effet. Mais comment distinguer les deux *per* – et Austin ne joue-t-il pas de la confusion pour arriver à son propos ? Et comment Cavell n'a-t-il pu voir et exploiter cette dualité, et redécouvrir cette grammaire du perfectionnisme chez Austin ?

De fait, le per-locutionnaire de Cavell est aussi une sorte de *performance* et un achèvement en soi, et l'on peut relire le passage sur le perlocutoire d'un œil différent.

---

14. « We shall call the performance of an act of this kind the performance of a 'perlocutionary' act and the act performed [...] a perlocution ».

15. B. CASSIN (dir.), *Vocabulaire européen des philosophies, Dictionnaire des intraduisibles*, Seuil, 2004 et B. CASSIN, *Quand dire, c'est vraiment faire*, Fayard, 2018.

16. « Performatif-constatif », *La Philosophie analytique*, Les Éditions de Minuit, 1962, p. 271-281.

17. « La philosophie analytique et le langage », *Les Études philosophiques*, 1963, repris dans *Problèmes de linguistique générale*, ch. XXIII, Gallimard, 1966, p. 270.

Dire quelque chose *produit* souvent, ou même normalement, *certaines effets indirects sur les sentiments, les pensées ou les actions du public, de l'orateur ou d'autres personnes* : (...) Nous appellerons la performance d'un tel acte la performance d'un acte « perlocutoire » (HTW p. 103)

Ce que Cavell veut dire c'est qu'en découvrant la capacité du langage à *faire quelque chose* (à la réalité et à nous), Austin a ouvert un nouveau monde – le monde ordinaire, qui ne peut être « tracé » avec des règles ou des conventions sociales – et appelle un autre type de description, les règles et les formes de rencontres et de conversations humaines.

Je veux dire, bien sûr, le monde ordinaire. Ce n'est peut-être pas tout ce qu'il y a, mais c'est suffisamment important : la morale est dans ce monde, ainsi que la force et l'amour ; ainsi que l'art et une partie de la connaissance (la partie qui concerne le monde) ; et la religion (où que soit Dieu). (Cavell 1969 p. 40)

La question de la performativité devient alors de savoir comment trouver la *bonne expression*, bon ton de voix (Cavell 1994). Ici, le langage ordinaire (partagé) n'est pas un point de départ, un acquis, mais une réalisation, tout comme la conversation et l'harmonie, l'accord dans le langage. Un tel accord n'est pas seulement social – l'accord des voix – mais l'expressivité individuelle – l'expressivité personnelle, qui est *ancrée dans les actes perlocutoires* en tant que performances.

L'insistance de Cavell sur l'expressivité humaine comme reconnaissance et accomplissement de la finitude (Cavell 1994) est aussi une extraordinaire thématisation du perlocutoire comme ressource pour accepter et vivre la vulnérabilité, l'indignité, la maladresse, le ridicule, etc.

On nous rappelle donc qu'il y a des choses pires que l'indignité, la maladresse, le ridicule, et qu'il y a de bonnes choses qui ne peuvent être abordées que par l'indignité, la maladresse et le ridicule, des choses comme l'expressivité, la capacité d'exprimer son désir. (*Slaps without Sticks*, inédit)

La prééminence de l'illocutoire comme l'a dit à juste titre Cavell, a rendu la philosophie du langage aveugle ou sourde au perlocutoire. Mais inversement, la prééminence du concept d'énonciation *passionnée* – en tant que catégorie spécifique d'énonciation forcément parallèle à la catégorie d'énonciation performative – dans les travaux ultérieurs de Cavell et dans sa réhabilitation finale d'Austin peut également être trompeuse : elle restreint le territoire du perlocutoire à des situations spécifiques et des énoncés ciblés (*I single you out*), sur le modèle de l'illocutoire ; elle renonce à confier à la philosophie du langage ordinaire la tâche de décrire le langage comme forme de vie humaine, et à poursuivre l'*engagement* d'Austin : « L'acte total de la parole dans la situation totale de la parole est le *seul* phénomène *réel* que, en dernier ressort, nous nous engageons à élucider » (HTW, p. 148).